

## La solidarité par l'écriture ou l'engagement de Caroline Lamarche face au trauma

Dominique Ninanne  
Universidad de Oviedo  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.98559>

Recibido: 16/10/2024 • Aceptado: 19/03/2025

**FR Résumé :** Cet article soulève la question de la solidarité dans des textes contemporains (2020-2024) de l'autrice belge Caroline Lamarche. L'objectif est de cerner des traces de solidarité dans l'écriture documentaire (*Zoonose et Toujours l'eau*) et dans l'écriture littéraire (poèmes de *Fleurs de funérailles*, *Dix ans* et *Cher instant je te vois*). Nous mettrons en évidence la présence de la solidarité comme valeur et nous verrons comment, par l'acte d'écriture, Caroline Lamarche se solidarise avec des personnes et des collectifs en situation de vulnérabilité et fait œuvre de solidarité en créant des liens. Une attention particulière sera accordée aux formes esthétiques dans lesquelles s'inscrit cette écriture solidaire.

**Mots clés :** pandémie ; catastrophes naturelles ; interdépendance ; écologie ; pronom personnel « nous ».

### ES La solidaridad a través de la escritura o el compromiso de Caroline Lamarche frente al trauma

**Resumen :** Este artículo aborda la cuestión de la solidaridad en textos contemporáneos (2020-2024) de la autora belga Caroline Lamarche. El objetivo consiste en detectar indicios de solidaridad en la escritura documental (*Zoonose y Toujours l'eau*) y en la escritura literaria (poemas de *Fleurs de funérailles*, *Dix ans* y *Cher instant je te vois*). Destacaremos la presencia de la solidaridad como valor en estos textos y veremos cómo, a través del acto de escribir, Caroline Lamarche se solidariza con personas y colectivos en situaciones de vulnerabilidad, y actúa con solidaridad al crear vínculos. Se prestará especial atención a las formas estéticas en las que se manifiesta una escritura solidaria.

**Palabras clave:** pandemic; desastres naturales; interdependencia; ecología; pronombre personal “nosotros”.

### ENG Solidarity Through Writing or Caroline Lamarche's Engagement with Trauma

**Abstract:** This article explores the theme of solidarity in contemporary works (2020-2024) by Belgian author Caroline Lamarche. The objective is to identify signs of solidarity in her documentary writings (*Zoonose* and *Toujours l'eau*) as well as in her literary works, including the poems from *Fleurs de funérailles*, *Dix ans*, and *Cher instant je te vois*). We will highlight the presence of solidarity as a value in these texts and examine how, through the act of writing, Caroline Lamarche aligns herself with individuals and collectives in situations of vulnerability and how she engages in an act of solidarity by creating connections. Particular attention will be given to the aesthetic forms in which a solidarity-driven writing is embedded.

**Keywords:** pandemic; natural disasters; interdependence; ecology; personal pronoun “we”.

**Sommaire :** 1. Introduction. 2. La solidarité à travers l'écriture documentaire. 3. La solidarité à travers l'écriture littéraire. 4. Conclusion.

**Cómo citar:** Ninanne, Dominique. (2025). « La solidarité par l'écriture ou l'engagement de Caroline Lamarche face au trauma ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 40(1), 91-101. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.98559>

## 1. Introduction

Quiconque désirant obtenir un aperçu de l'œuvre de Caroline Lamarche consultera certainement son site Internet<sup>1</sup> et s'apercevra que la solidarité<sup>2</sup> fait partie de son expérience de vie. Parmi les « Contributions » qu'elle détaille et qu'elle distingue des « Écrits », consacrés à l'écriture proprement littéraire, elle présente les « Aventures collectives » et les « Luttes solidaires » dans lesquelles elle est engagée en tant que citoyenne, mais aussi écrivaine. Du relevé des associations et projets auxquels elle adhère ou participe, on découvre son intérêt pour l'écologie, les inégalités et les luttes contre les maladies.

« Caroline Lamarche est bel et bien une écrivaine d'aujourd'hui. », affirment Laurence Brogniez et Laurent Demoulin (2023 : 9) dans l'introduction au numéro monographique de la revue *Textyles* qui lui est consacré. Les thématiques que cette autrice belge née en 1955 brasse, au rythme de textes narratifs et poétiques, fictionnels et non-fictionnels, littéraires et non-littéraires, destinés aux adultes et aux enfants, soulèvent des enjeux sociétaux contemporains : les dynamiques de domination (exercée sur les femmes, sur la nature), l'art, la filiation, la maladie, la fin de vie, etc. L'intérêt particulier qu'elle porte au monde s'inscrit dans ce qui constitue, aux yeux d'Alexandre Gefen, un aspect fondamental de la fiction actuelle en tant que paradigme d'« un mode d'action et une forme d'insertion dans la société contemporaine » (Gefen, 2017 : 11). Les termes qu'il utilise pour décrire une écriture qui se donne pour mission « de réparer, renouer, ressouder, combler les failles des communautés contemporaines, de retisser l'histoire collective et personnelle » (Gefen, 2017 : 11) présentent d'étroites affinités avec le concept même de solidarité. Dominique Viart recourt lui aussi au verbe de « renouer » pour caractériser des œuvres contemporaines qui, à rebours de l'individualisme imposé comme mantra, sont « attachées à renouer avec l'homme et le monde » et se construisent « autour des enjeux sociaux et des diverses formes de solidarité » (Viart, 2015 : 171). Cette « littérature attentionnelle » (Gefen, 2017 : 158), affiliée à l'éthique du *care*, à laquelle participe un certain versant de l'écriture de Caroline Lamarche, a pour caractéristiques de s'intéresser aux êtres dépourvus de parole ou d'écoute ; de préférer représenter l'empathie que le pathos ; de privilégier l'ordinaire du vécu et de substituer le « discours moral abstrait » par « l'activation d'une identification à portée restreinte » (Gefen, 2017 : 158).

L'objectif que nous poursuivons dans cet article est de mettre en évidence les dimensions solidaire de l'écriture de Caroline Lamarche. Comme le souligne Thierry Guichard, son écriture la plus récente paraît s'infléchir dans le sens où elle se fait explicitement arme « contre tout ce qui enchaîne les élans, masque la beauté du monde, alourdit le désir de vivre », en rendant visible une « humanité partagée » (Guichard, in Guichard et Lamarche, 2024 : 20). Explorer, par le biais de la solidarité, cette dimension de l'écriture de Lamarche qui effectue un retissage de liens en réponse à des situations inacceptables constituerait dès lors un angle d'approche justifié dans l'étude de ses derniers ouvrages. Dans la constitution du corpus de textes, il nous a semblé indispensable d'inclure des projets d'écriture non-littéraire suscités par des traumas collectifs (*Zoonose et Toujours l'eau*, qui portent sur la pandémie du coronavirus et les inondations en Wallonie de l'été 2021) ; projets dans lesquels l'autrice s'est profondément engagée ces cinq dernières années. Par ailleurs, les textes littéraires que nous avons retenus (les poèmes du projet *Fleurs de funérailles*, *Dix ans et Cher instant je te vois*, qui portent sur la maladie et la mort de proches) ont en commun la particularité de soulever des traumas personnels, tout en les replaçant dans une dimension collective et universelle.

Le terme de solidarité provient du latin *solidus*, qui signifie consistant, entier et renvoie à une idée de lien fort. La solidarité, concept vaste s'il en est, sous-entend une relation d'interdépendance entre différentes personnes, le plus souvent les membres d'un groupe, et une responsabilité mutuelle. Comme le souligne Marie-Claude Blais, à son âge d'or, la solidarité telle que définie par Léon Bourgeois, « articulait la liberté personnelle et la responsabilité de tous » (Blais, 2008 : 21). Or, à présent, « dans une société où l'État est devenu une gigantesque machine à produire des individus, mais où ces mêmes individus ont le droit de ne plus penser qu'ils vivent en société » (Blais, 2008 : 21), la communauté même est remise en question et la responsabilité réciproque a perdu de sa vigueur. Le concept est pourtant l'objet aujourd'hui « d'un renouveau que l'on peut qualifier d'étonnant, parce qu'il se fait dans un flou conceptuel total » (Blais, 2008 : 21). Ce regain d'intérêt pour la solidarité est, de plus, souvent accompagné d'une certaine banalisation, voire de galvaudage du principe – Blais pointe ainsi une solidarité équivalant plutôt à « un saupoudrage visant à colmater les brèches d'une société en proie à un individualisme forcené » (Blais, 2008 : 23).

Se demander en quoi l'écriture de Caroline Lamarche est solidaire est d'abord accepter l'aspect large du concept et y inclure, entre autres, la solidarité individuelle, proche de l'altruisme et de la sympathie, la solidarité avec le monde naturel, ainsi que les réponses aux nouveaux défis que posent les dérives de l'histoire contemporaine. Les propositions de Viart (2015 : 173) nous ont par ailleurs inspirée dans l'approche des textes de Lamarche. Dans les deux volets de cette étude, consacrés respectivement à l'écriture documentaire et à l'écriture littéraire, nous examinerons ainsi l'objet même que soulèvent les textes, c'est-à-dire les manifestations de la solidarité qu'ils présentent. Nous verrons avec quelle réalité ou quelles personnes, quels collectifs, l'autrice se solidarise et comment elle s'implique dans l'expérience qu'elle décrit. Nous tenterons de repérer les formes esthétiques dans lesquelles l'engagement de Caroline Lamarche prend corps et nous nous demanderons, *in fine*, dans quelle mesure son écriture contribue à faire œuvre de, à insuffler de la solidarité.

<sup>1</sup> <https://carolinelamarche.com> [Dernier accès le 10 octobre 2024].

<sup>2</sup> Cet article est le fruit d'une recherche menée dans le cadre du Projet de Recherche I+D+i « SOLIDARITIES. Viajar por mundos: narrativas de solidaridad y coaliciones en la escritura y representación contemporánea » (PID2021-127052OB-I00), financé par les institutions suivantes : Ministerio de Ciencia e Innovación et Agencia Estatal de Investigación (AEI).

## 2. La solidarité à travers l'écriture documentaire

Une première entrée dans l'écriture solidaire de Caroline Lamarche nous mène à examiner de manière conjointe deux « beaux livres », *Zoonose* et *Toujours l'eau*, qui témoignent de catastrophes collectives.

Lors de la première vague du Covid, au printemps 2020, le photographe belge Cédric Gerbehaye a obtenu l'accord de la Ville de La Louvière pour accéder au Centre Hospitalier Universitaire Tivoli ainsi qu'à la Résidence Laetare, une maison de soins et de repos, et y photographier la pandémie. Dès le début, il a associé Caroline Lamarche à son projet. Le premier photographiait le personnel soignant sur son lieu de travail, des patients, des proches. La deuxième, de son côté, se rendait sur ces mêmes lieux pour recueillir les témoignages des professionnels ayant affronté les trois grandes vagues. Ce travail de documentation de la pandémie, étalé sur plus d'un an, a été archivé par la Ville de la Louvière, a débouché sur la publication du livre *Zoonose* (2022) et a fait l'objet d'une exposition éponyme en février et mars 2022 au Musée lanchelevici (La Louvière). *Zoonose* se compose des photographies en noir et blanc de Gerbehaye – la plupart, des portraits qui captent la fatigue, le découragement, le désespoir des soignants. Trois textes ont été écrits par Caroline Lamarche. Un premier texte sans titre, rédigé en avril 2020, ouvre le volume et met l'accent sur la déshumanisation des soins qu'a entraînée la pandémie et la dimension guerrière qu'a prise la lutte des professionnels de la santé. À la suite des photographies, un deuxième texte, daté de juillet 2021 et intitulé « Tous les dangers, tous les combats », relate avec détail l'expérience de l'autrice au sein du CHU Tivoli et de la Résidence Laetare et s'organise en petits tableaux dont les titres suggestifs renvoient à des questions liées à la gestion de la pandémie, comme la créativité du personnel, la réorganisation de l'hôpital, le sentiment de maltraitance de la part des soignants, etc. Seul le texte présent en quatrième de couverture, un poème, ressort de l'écriture proprement dite littéraire.

*Toujours l'eau* (2022) est aussi le fruit d'un travail alliant documentation photographique et écriture. Après les inondations des 14-16 juillet 2021 en Wallonie qui ont fait 39 victimes et ont provoqué de très importants dégâts matériels, de l'hiver à l'été suivant, la photographe belge Françoise Deprez et Caroline Lamarche ont acté par l'image et la plume les effets de la catastrophe. Le livre est constitué de photographies en noir et blanc saisissant des lieux d'habitation dévastés auprès desquels posent leurs habitants, pour la plupart des personnes qui déjà avant les inondations vivaient dans une situation précaire ; les accompagnent, côté texte, des témoignages de victimes et de personnes impliquées de près dans le drame (sauveteurs, bénévoles, etc.), recueillis par Caroline Lamarche, ainsi que deux courts textes liminaires, dont le premier, « Toujours l'eau », est signé par l'autrice. Des photographies tirées du livre ont été exposées par la suite, en octobre et novembre 2022 à La Cité Miroir (Liège).

La solidarité implique non seulement « un sentiment d'appartenance » (Giorgi et Saintovant, 2018 : 5) à une communauté, mais aussi un engagement de l'ordre de l'action envers celle-ci :

Faire preuve de solidarité, c'est se mobiliser, s'entraider, apporter des compétences, donner du temps ou de l'argent pour des personnes qui en ont besoin. Être solidaire, ce n'est pas seulement compatir, ressentir de la pitié, c'est aussi agir concrètement, porter assistance, concours ou secours par divers moyens pour soulager ou compenser les difficultés. (Giorgi et Saintovant, 2018 : 6)

À travers ces deux projets, Cédric Gerbehaye, Françoise Deprez et Caroline Lamarche se sont solidarisés avec des communautés auxquelles ils n'appartaient pourtant pas. C'est sur le terrain, à la rencontre du personnel soignant, technique et administratif, d'une part, et des sinistrés de la catastrophe naturelle, d'autre part, que sont allés les photographes et l'autrice. Dans *Zoonose*, cette dernière souligne sa position d'étrangère au sein du CHU Tivoli (elle se décrit comme « une outsider appliquée », in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 136), tout en exprimant un sentiment de proximité, voire d'appartenance, à l'égard de cet univers. Lamarche constate en effet l'attriance que cette communauté hospitalière, qui expérimente un véritable vivre-ensemble, exerce sur elle : « Pour la confinée que j'étais avant de voyager une fois par semaine vers La Louvière, être accueillie dans cet "être ensemble" devient très vite addictif » (in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 134).

Ce travail de recueil d'images et de paroles, qui en outre a été l'objet d'une diffusion et d'une transmission mémorielle, fait œuvre de solidarité dans la mesure où il contribue à visibiliser les victimes de tous bords, qui se sont senties oubliées de la société et des pouvoirs publics. Sur le plan de l'action, les deux projets cherchent donc à réparer, d'une certaine manière, le sentiment d'abandon qu'éprouvent les professionnels de la santé qui ne sont plus applaudis comme lors de la première vague et dont les demandes n'ont pas été entendues des pouvoirs publics, d'une part, et les rescapés toujours mal (re)logés, d'autre part ; en effet, écrit Lamarche dans *Toujours l'eau*, « si l'on est détruit par le malheur, on peut l'être encore davantage par l'indifférence ou l'oubli » (in Deprez et Lamarche, 2002 : 5). La solidarité émerge aussi de la volonté de se souvenir des disparus. *Toujours l'eau* est ainsi dédié aux victimes mortelles des inondations et la dédicace, présente à la fin du livre, est suivie d'une liste des nom, prénom, âge, lieu de résidence de toutes ces personnes.

Par ailleurs, la solidarité est au cœur de *Zoonose* et de *Toujours l'eau* en tant que valeur ayant surgi du désastre ; une valeur exemplaire, inspirante pour la société. « La solidarité a été à la mesure de la peine : immense, durable, bouleversante », écrit Lamarche dans la préface de *Toujours l'eau* (in Deprez et Lamarche, 2002 : 5). Le chorégraphe et metteur en scène belge Alain Platel, dans le deuxième texte liminaire intitulé « Se noyer », présente le livre comme « soutien à tous ceux qui en [= de la catastrophe] ont souffert mais aussi comme exemple de ce qu'une véritable politique devrait encourager : une solidarité inconditionnelle et impartiale » (in Deprez et Lamarche, 2002 : 6). De nombreux témoignages reproduits dans le livre évoquent des manifestations très concrètes de solidarité : sauvetages de personnes et d'animaux coincés dans les

maisons inondées, coups de main pour tenter de réparer les lieux d'habitation, envoi de matériel, soutien affectif, etc. Le récit d'un dimanche de septembre égayé par la présence d'une coiffeuse, d'une pédicure, de deux masseuses et d'une esthéticienne, venues de Bruxelles offrir des soins esthétiques aux sinistrés, exemplifie une solidarité émanant de personnes étrangères à l'événement. Alors que la solidarité institutionnelle attendue montre ses limites, ces personnes apportent du soin, un bien-être d'autant plus apprécié qu'il semble superflu au regard des priorités du moment, et contribuent à retisser du lien social : « On avait mis une table au milieu du jardin avec des boissons, des tartes... On parlait un peu d'autre chose, on se faisait dorloter. [...] Une journée qui nous a fait grand bien ! », *Thérèse* (in Deprez et Lamarche, 2022 : 40).

*Zoonose* dignifie toutes les personnes qui ont fait preuve de solidarité, de courage, de combat dans la gestion quotidienne de la pandémie. Le texte que Caroline Lamarche a écrit au seuil de la première vague met en contraste la déshumanisation qu'imposent les uniformes de protection des soignants, l'usage des machines, l'isolement extrême des malades, d'un côté, et les valeurs humaines qui ont surgi des événements, de l'autre. Ces valeurs seraient, espère-t-elle, à même de transformer le monde :

Et si le monde changeait, après tout, grâce à celles et ceux qui, semaine après semaine, luttent contre l'ennemi invisible ? Si leur combativité, leur entraide, leurs espoirs, leurs désespoirs, constituaient le creuset d'une expérience alchimique qui répandra bientôt, dans l'au-delà de la peine, son savoir explosif ? Et si l'enceinte de l'hôpital, au temps de la pandémie, se révélait le vrai foyer de la révolution ? (in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 11)

Dans le deuxième texte, écrit à la fin de la pandémie, l'optimisme fait place au constat que le rêve de changement n'a pas eu lieu. Cependant, force est de constater, à travers le récit de l'immersion en milieu hospitalier et les fragments de témoignages reproduits, que l'engagement solidaire du personnel est toujours présent malgré l'épuisement, le découragement et le sentiment d'avoir été abandonné. L'autrice explique de manière concrète, par des cas précis, comment les équipes ont appris à travailler ensemble, comment le personnel technique et administratif a participé à la réorganisation complète de l'hôpital, comment, en dépit de l'urgence, de l'accumulation du travail, des mesures de distance, etc., les soignants ont tenté de rester humains avec les patients et de veiller sur eux. Alors que le confinement a accentué le délitement de la cohésion sociale, Caroline Lamarche observe et décrit les liens solides d'entraide qui se sont forgés à l'hôpital, au cœur de l'action. Au terme de *Zoonose*, l'autrice s'adresse aux personnes rencontrées tout au long du projet et leur rend hommage ; c'est une fois encore cette capacité à nouer des liens, à organiser du commun, qui est mise en valeur : « Ce que j'ai tenté de dire ? Votre engagement, votre éthique, votre courage quotidien. Un grand travail. Tissé de liens invisibles et d'une myriade de gestes vitaux » (in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 142).

Le travail en immersion dans lequel Caroline Lamarche s'est investie s'est traduit par des choix bien précis d'écriture. Les témoignages d'une centaine de victimes de *Toujours l'eau*, chacun d'entre eux accompagné du prénom de la personne, sont retranscrits par Lamarche qui en a respecté le caractère oral ; sa contribution ayant consisté en un travail de sélection, de montage, d'organisation. « Toutes les conditions sociales, toutes les origines, tous les âges et les deux sexes sont [...] représentés », note Laurent Demoulin (2023 : 100), qui souligne la capacité de l'autrice « à donner la parole à autrui » (101). Dans le texte « Tous les dangers, tous les combats » de *Zoonose*, la prise de notes des échanges entre l'autrice et les soignants et autres membres du personnel hospitalier est restituée sous une forme narrative. Les personnes interviewées apparaissent à travers des formes pronominales de la troisième personne et leurs discours sont reproduits dans des discours directs. En incise, soulignons au préalable que le travail de documentation a impliqué la rencontre d'une ample diversité de professionnels : des médecins, des infirmières et infirmiers, des psychologues et autres travailleurs du domaine de la santé mentale, mais aussi des membres du personnel de direction, des employés des services d'administration et de gestion, de logistique, d'entretien, font part de leur travail quotidien et de leur ressenti de la gestion de la pandémie. Bien que ces fragments de témoignages ne soient pas directement attribués, l'anonymisation n'implique pas une désincarnation du discours. En effet, Caroline Lamarche précise en certaines occasions le poste et les années d'ancienneté de la personne, évoque l'une ou l'autre caractéristiques physiques ou vestimentaires, et bien souvent, elle décrit le geste, l'expression du visage, le ton de la voix qui accompagnent la parole. Ces témoignages, véritables récits de tranches de vie, sont inclus dans une narration subjective de l'expérience d'immersion. C'est avec sa propre sensibilité en effet, notamment la douleur du deuil récent de sa mère, mais sans jamais émettre de jugement, que Caroline Lamarche raconte à la première personne du singulier ses visites au CHU et à la Résidence Laetare.

Le choix d'« une forme fragmentaire, enregistreuse, non surplombante, [...] polyphonique » (Viart, 2015 : 185), que l'on retrouve aussi dans de nombreux textes contemporains, manifeste une écriture solidaire, selon Dominique Viart. Celui-ci et Alexandre Gefen (2010, en ligne), par ailleurs, font de la notion de délégation une dimension fondamentale de la solidarité textuelle. Il n'est certes pas question d'une « désappropriation énonciative » (Gefen, 2010, en ligne) totale de la part de l'autrice, mais il est clair que celle-ci a cherché avant tout à faire émerger la parole de ceux et de celles qui, pourtant au cœur de l'action et du désastre, sont confrontés à l'indifférence du reste de la société, une fois l'urgence passée. En ce sens, on peut situer les deux livres dans :

[...] toutes ces écritures contemporaines du soin [qui mettent] en place des procédures de relais et de dérivation énonciative dans lesquelles l'écrivain se fait le porte-parole de l'humanité déchue ou dépendante, le vicaire, au sens étymologique, des sans paroles, ou encore une sorte d'écrivain public. (Gefen, 2010, en ligne)

Dans *Zoonose*, les personnes qui ont lutté sur le front prennent la parole comme individus, à travers le « je » des discours directs présents dans « Tous les dangers, tous les combats », et comme collectif, à travers l'usage des pronoms personnels « on » et « nous » de ce même texte et du poème. Il ressort, de l'analyse des discours rapportés, que le pronom « on », propre à l'oralité, et, dans une moindre mesure, le pronom « nous », sont bien plus nombreux que le pronom « je ». La solidarité des soignants s'est glissée dans le langage même qu'ils utilisent : les individualités des « je », mises en retrait, se sont dilatées dans le groupe et se sont réunies dans la lutte contre le virus. Dans ces vers libres présents sur la quatrième de couverture de *Zoonose*, les soignants prennent la parole en tant que collectif, recourant au pronom « on », pour affirmer à la fois leur force au combat et leur vulnérabilité :

On est l'armée du soin.  
Les porteurs de secours.  
Quitter, c'est déserter.  
Épuisé, on poursuit.  
Malade, on reviendra. (Lamarche in Gerbehaye et Lamarche, 2022)

La délégation est particulièrement évidente à la fin de « Tous les dangers, tous les combats », où Caroline Lamarche reproduit tel quel, faisant usage de la cursive, le long témoignage de la secrétaire de la maison de repos Laetare, qui relate les bouleversements dans l'organisation de l'institution causés par la pandémie, l'ingérence subie et la souffrance d'avoir été inexistant aux yeux du système de soins de santé : « *On a eu le sentiment d'être abandonnés de toutes parts. Dans les médias, il n'y en avait que pour les hôpitaux. On a été les oubliés* » (in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 141). Que les dernières pages de son cahier de notes parviennent de manière intégrale au lecteur, que la voix de cette femme se fasse entendre sans coupure, s'imposaient de toute évidence dans le choix de l'écriture, expose l'autrice :

[...] je me dis qu'il n'y a rien à en retrancher et qu'il faudrait en faire une narration différente de celle qui m'a servie jusqu'à présent. Peut-être en y introduisant des silences, pour faire respirer ce flux bouleversé et bouleversant. (in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 140)

À plusieurs reprises dans *Zoonose*, Lamarche met l'accent sur le fait que la parole qu'elle restitue est une parole vraie, qui fait autorité, car émanant de personnes qui vivent de près la pandémie. Cette parole dont elle se fait le relais se dresse contre le discours convenu, mais ignorant de la réalité, de la sphère politique – « *l'ultracrépidarianisme* des politiques et des experts (le fait de parler avec assurance de ce qu'on ne connaît pas) » (in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 134), lui a expliqué avec humour un interniste du Tivoli. L'autrice est attentive aux termes que choisissent ses interlocuteurs, elle repère les mots qui se répètent d'un entretien à l'autre, comme l'approche *holistique* de la médecine ou l'agir, le vivre *ensemble* qui se sont organisés dans les services. Au terme de *Zoonose*, cette opposition entre les deux langues apparaît explicitement :

Oser parler sans langue de bois et en finesse, oser protester en dure connaissance de cause, le cœur à la pointe du combat. [...] J'ai aimé vos phrases surgies comme des fleurs après la pluie, des papillons survivants. [...] Où l'on parle une langue qui ne sert à rien à l'extérieur mais qui, ici, fait des prouesses. Où l'on discerne les actes à poser en dessinant avec ses yeux. (Lamarche in Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 142)

« Chaque fois que le lien social est attaqué, c'est le lien avec le langage qui est aussi attaqué », écrit l'autrice française Leslie Kaplan, citée par Viart (2015 : 184). Dès lors, postule celui-ci, les écrivains contemporains qui font preuve d'une écriture solidaire « s'attachent à repérer les mutations qui ont lieu dans le champ du langage » (Viart, 2015 : 184). Ils auscultent le langage de ceux qui détiennent la parole et, partant, le pouvoir ; ils mettent en lumière la manipulation dont celui-ci est l'objet. En ce sens, la posture critique de Caroline Lamarche vis-à-vis de la langue de bois de la classe politique et son attention pour les mots vrais des hommes et des femmes de terrain rejoignent cette dimension solidaire de l'écriture de notre temps.

De cette première entrée dans l'écriture solidaire de Caroline Lamarche, nous retenons le déploiement d'une parole plurielle et authentique que l'autrice est allée chercher sur les lieux du désastre. Par la mise en écriture, elle poursuit l'engagement solidaire qu'elle a perçu, le dignifiant et lui donnant une véritable consistance.

### 3. La solidarité à travers l'écriture littéraire

Les textes littéraires abordés ici, dont nous proposons de mettre en valeur pour chacun d'entre eux la portée solidaire, se fondent sur des expériences individuelles traumatiques, mises en perspective dans des thématiques universelles.

#### 3.1. Les poèmes de *Fleurs de funérailles*

La pandémie du coronavirus a été aussi l'occasion pour Caroline Lamarche d'ancrer l'écriture littéraire dans une démarche solidaire. Lors du premier confinement, conviés par Carl Norac, poète national depuis 2019, de nombreux écrivains belges ont participé au projet *Fleurs de funérailles / De gekroonde uitvaart*, l'objectif étant « d'offrir à chaque défunt (décédé du Covid-19 ou non), dont la famille en fait le souhait, un texte d'adieu poétique »<sup>3</sup> et d'adoucir ainsi les deuils vécus dans l'isolement imposé par les mesures sanitaires. Dans un

<sup>3</sup> <https://www.poetenational.be/fleurs-de-funerailles/> [Dernier accès le 10 octobre 2024].

contexte de remise en question complète du lien social, la parole poétique se fait ainsi action d'accompagnement de ceux qui ne sont plus et de ceux qui sont restés, mais qui ont été privés d'une « dramaturgie de l'au revoir » (Despret in Panet, 2020, en ligne). Pendant la pandémie, toute une série de rituels permettant de faire le deuil ont en effet disparu. Les membres de la famille, les amis intimes n'ont pas pu faire leurs adieux à leur proche en fin de vie, ni avoir accès au corps du défunt, ni être entourés. « Avec l'absence des funérailles, disparaît donc cette dimension de réconfort, la lutte contre le désespoir, la réactivation du lien dans le collectif, le fait de dire que la vie continue, quel que soit le chagrin », explique la psychologue et éthologue Vinciane Despret (in Panet, 2020, en ligne).

Caroline Lamarche a écrit, dans ce cadre-là, trois poèmes funéraires : « Poème pour ne pas partir seul » (poème général, écrit au printemps 2020) (Lamarche, 2020a), « Pour Xavier, parti le 20 avril 2020 » (Lamarche, 2020b) et « Pour Jacques De Decker, parti le dimanche de Pâques, 12 avril 2020 » (Lamarche, 2020c) (poèmes personnalisés)<sup>4</sup>.

Dans « Poème pour ne pas partir seul », organisé autour de répétitions, de parallélismes et de chiasmes, les pronoms « on » et « vous », à visée universelle, désignent toutes les personnes qui, en temps de pandémie, entrent dans la vie et prennent le chemin de la mort à peine entourées ; le « tu », individualisé, est celui ou celle qui partent et auxquels le poème rend hommage. Les bourgeons des arbres, repris anaphoriquement par le pronom « ils », remplacent l'absence d'un entourage accomplissant les rituels d'adieux et renvoient à une nature qui ne cesse de renaître et a le pouvoir de réconforter l'humain. Des gestes d'entrelacements, de caresses – ces gestes que les mesures de distanciation ont interdits aux hommes et aux femmes – sont attribués aux arbres : « ils mêleront leurs gestes fleuris / leurs caresses de vent ». Le pronom personnel « nous » et le déterminant possessif « notre », surgis sur le mode de la répétition en fin de poème, refont une communauté qui sera possible dans l'avenir :

Le jour viendra où nous aussi  
avec nos bras comme des branches  
nos cœurs comme de l'aubier tendre  
nos mains comme des feuilles palpitantes  
nous nous toucherons,  
nous nous embrasserons  
nombreux  
frémissants  
enfin serrés autour de toi. (Lamarche, 2020a)

Les frontières du pronom personnel « nous » sont floues. Elles rassemblent du « je » avec du « non-je », écrivait Émile Benveniste dans *Problèmes de linguistique générale* ; le « nous », affirme Marielle Macé qui se situe dans les pas du linguiste, est « le résultat d'un «je» qui s'est ouvert (ouvert à ce qu'il n'est pas), qui s'est dilaté, déposé au-dehors, élargi » (Macé, 2017 : 20). Parmi le « nous » qui désigne une pluralité de sujets, il y a donc un « je » – le sujet lyrique / l'autrice du poème. Par ailleurs, dire « nous » consiste, pour le « je », à rallier, à réunir : « Il ne s'agit pas avec "nous" de dire qui je suis, de me déclarer ; il ne s'agit même pas de dire comme qui je suis, mais ce que nous pourrons faire si nous nous nouons » (Macé, 2017 : 21). Dans ces derniers vers, les formes englobantes de la première personne du pluriel désignent tous les êtres qui regrettent le disparu, marquent la solidarité du « je » envers ceux-ci et entraînent le lecteur dans ce mouvement d'empathie et de cohésion. C'est d'une alliance entre la nature et les humains dont il est aussi question au terme du poème, puisqu'autour du disparu, les étreintes manquées et rêvées ont l'allure d'un enchevêtrement végétal.

Le poème « Pour Xavier » a été écrit à la demande d'une famille que l'autrice ne connaissait pas : « J'ai reçu un mail, avec quelques mots tout simples et des photos » (Lamarche in Panet, 2021 : 29). À l'instar du poème précédent, ce texte est fondé tout entier sur la présence dans l'absence. La neige, par sa beauté majestueuse, la joie qu'elle confère, sa froide et dure densité, est rendue dans toute sa consistance. Mais la neige, qui disparaît peu à peu des hivers et des montagnes, est trace de l'effondrement d'un monde naturel qui consolait Xavier ; Xavier, lui aussi disparu, malgré le désir de ses proches de le retenir parmi eux. La neige anthropomorphisée est interpelée au moyen de formes pronominales à la deuxième personne du singulier par un « nous » qui se solidarise étroitement comme instance de l'énonciation avec toutes les personnes qui regrettent Xavier. Ce « nous » se responsabilise dans une certaine mesure du retrait de la neige : « toi que nous voyons fondre », « Neige que nous n'avons pu protéger ». Au cœur du printemps « cousu de vide » de la pandémie, l'invocation de la neige est alors appel du « nous » pour que celle-ci revienne et accompagne, de sa douce présence, « Xavier, notre frère ». Elle est aussi invoquée pour aider les proches de Xavier à accepter leur impuissance à le sauver, à continuer à le sentir proche et à faire leur deuil : « Afin que [...] / nous acceptions que Xavier devienne / le passeur majestueux et grave, / qui nous mènera vers l'autre rive » (Lamarche, 2020b).

Ces poèmes prononcés à voix haute lors de funérailles restreintes, puis lus par un public plus élargi, tissent des liens. Le recours au pronom personnel « nous » crée un sentiment de proximité, d'intimité, entre l'autrice et les proches endeuillés, entre tous ceux-ci et les lecteurs. Au-delà de ce « nous », la parole poétique tout entière réunit les vivants et les défunt et, tendue vers la perception du réel sensible, elle fait de la nature un vivant réconfortant aux côtés d'autres vivants en situation de souffrance. À partir du constat de l'énorme solitude que la pandémie a imposée aux existences, le nouage poétique auquel procède Caroline

<sup>4</sup> Le poème en hommage à Jacques De Decker (1945-2020), que nous n'aborderons pas ici, décrit cet auteur et ce journaliste belge bien connu comme une figure inspirante pour ses amis et les autres écrivains.

Lamarche rassemble et entrelace les vivants, les morts, les vivants non-humains. Il nous semble que c'est en ce sens-là aussi que se déploie la solidarité.

Notons déjà ici que ces deux poèmes reflètent une conception du monde, à rebours de l'anthropocentrisme, présente dans de nombreux textes de Caroline Lamarche qui « œuvrent à replacer les humains dans des relations d'interdépendance avec les non-humains » (Van Brabant, 2023 : 46). Dans les nouvelles de *Nous sommes à la lisière* (2019), mais aussi dans d'autres livres, l'autrice s'attache à montrer que le monde naturel entre en contact avec l'humain à travers ses sens et que de profondes affinités se tissent entre eux.

### **3.2. Dix ans**

Parler d'interdépendance du vivant implique aussi attirer l'attention sur les dégradations du monde sensible que l'action de l'homme entraîne. Les perturbations infligées à la nature ont de dramatiques conséquences sur tous les vivants, dont les humains – notamment au niveau sanitaire (la pandémie du Covid provient d'une zoonose, c'est-à-dire d'une « maladie infectieuse des animaux vertébrés transmissible à l'être humain », Gerbehaye et Lamarche, 2022 : 10) et social (les inondations de 2021 en Wallonie en sont un clair exemple). Comme on le verra dans *Cher instant je te vois*, Caroline Lamarche affirme sans détour une relation directe entre le cancer et la pollution.

*Dix ans* (2022) soulève explicitement ce principe d'interdépendance : entre l'humain et la nature, d'une part ; entre le personnel et l'universel, d'autre part. Sur fond d'illustrations en noir et blanc d'arbres et d'humus, ce roman graphique raconte l'histoire de la narratrice, une jeune fille souffrant d'une maladie rare détruisant ses poumons (il s'agit d'une des filles de Caroline Lamarche). Le corps humain malade et les formes arborescentes de l'illustrateur Paul Mahou se ressemblent : les bronchioles encombrées de la narratrice se retrouvent dans les représentations de rameaux ; les taches sur sa peau provoquées par les antibiotiques, dans le pelage de l'écorce d'un tronc d'arbre ; la sensation libératrice de pouvoir respirer, dans le mouvement des branches provoqué par le vent, etc. La période de dix ans du titre fait référence au nombre d'années de vie que la médecine promettait à la jeune fille et au délai qui resterait aux hommes pour sauver la planète. « "L'intime et l'universel se rejoignent." C'est ma mère qui le dit. », « En attendant c'est la même urgence. Dix ans pour la planète. Dix ans pour moi » (Lamarche, in Lamarche et Mahou, 2022). La lutte contre la maladie et la lutte contre l'urgence climatique se fondent l'une dans l'autre, car, comme l'écrit Louise Van Brabant :

Le corps humain et le corps de la terre, tous deux malades, sont unis dans une même lutte ; la fusion de ces deux masses organiques visibilise l'indéniable entrelacement des vies humaines et autres qu'humaines (Van Brabant, 2023 : 55).

L'interdépendance que Caroline Lamarche met en lumière peut être vue sous le prisme du concept de solidarité écologique, compris dans un sens large<sup>5</sup>. La solidarité écologique se décline en deux volets. « De fait », elle se réfère à « l'interdépendance ou étroite dépendance réciproque des composantes de la communauté biotique » (Mathevet et al., 2010 : 427) – composantes humaines et non humaines. Faire preuve de solidarité implique par ailleurs un passage à l'acte : c'est ce que vise la solidarité écologique « d'action, qui se fonde sur la reconnaissance », de la part des humains, « qu'ils font partie de la communauté du vivant, et qui traduit leur volonté de "vivre ensemble" avec les autres êtres vivants » (Mathevet et al., 2010 : 427). La solidarité écologique implique donc une conscience de la responsabilité de l'homme à l'égard du milieu et du vivant et une mise en action de cette responsabilité. Dans *Dix ans*, cette dimension de la solidarité prend la forme de l'action personnelle (Patrick, médecin, photographie des animaux des forêts à l'aurore ; les parents de la narratrice plantent un arbre à chacun de ses anniversaires) et collective (les jeunes générations entreprennent un combat pacifique en faveur de l'environnement). La narratrice raconte sa participation aux marches en Belgique pour le climat et sa rencontre avec l'activiste belge Youna Marette qui clame : « Nous ne défendons pas la nature. Nous sommes la nature qui se défend » (Lamarche in Lamarche et Mahou, 2022). Dans ce slogan zadiste, le « nous » performatif acte la constitution d'une collectivité engagée dans une action commune. Ce slogan associe aussi solidairement les sujets humains et les autres qu'humains, rejoignant un des défis majeurs de notre époque :

Transgressant la frontière humaine, qui n'est plus très claire, nous devons donc aller plus loin, et enrôler [...] parmi nous [...] tous les animaux ; nous devons dire « nous » au nom aussi de ceux qui ne disent pas « nous » mais qui vivent et qui sentent comme nous. (Garcia, 2016 : 50)

### **3.3. Cher instant je te vois**

La longue parole poétique de *Cher instant je te vois* (2024) raconte le combat contre le cancer de Margarida Coelho Guia (comédienne, performeuse et compositrice sonore portugaise, vivant en Belgique, décédée en 2021), des moments de sa vie et de l'amitié entre celle-ci et Caroline Lamarche, sa passion pour le son, la poésie et la nature, son dévouement pour ses amis et son engagement profond envers les plus démunis.

Le portrait de Margarida qui émerge de *Cher instant je te vois* est sans nul doute celui d'une femme solidaire. Toute sa vie durant, elle n'a eu de cesse de se vouer à autrui, faisant passer les projets des autres avant les siens ; elle a soigné et recueilli des animaux ; elle a hébergé des migrants, qu'elle appelait « les amis » (Lamarche, 2024 : 77), mettant en péril ses propres économies et se faisant même violenter par la

<sup>5</sup> Le concept de solidarité écologique fait partie du droit environnemental en France et est issu de la réforme de 2006 de la gestion des parcs nationaux (Mathevet et al., 2010 : 425).

police venue les arrêter chez elle. Margarida a été soupçonnée d'abriter un passeur et la solidarité dont elle faisait preuve a été, le temps de l'enquête policière, assimilée à un délit. Si finalement, elle a été déposée, menottée, aux urgences d'un hôpital bruxellois, Khalid, le préputé passeur, a passé plusieurs mois en détention. L'écriture éminemment visuelle de Caroline Lamarche prolonge d'une certaine façon la solidarité de son amie, non seulement en mettant en histoire et en images ce qui s'est passé, mais aussi en dressant un véritable portrait des migrants qui les dignifie :

jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence,  
Éthiopiens, Soudanais, élégants comme des princes  
dans leurs survêtements, leurs baskets, leur manière  
de nous faire du thé fort et puis de disparaître  
dans la grande chambre [...]. (Lamarche, 2024 : 76)

L'écriture visibilise ainsi une réalité tragique que la société préfère ignorer ou vite chasser des esprits. Quand Caroline Lamarche raconte la violence faite à Margarida et aux sans-papiers qu'elle accueillait, elle se remémore un moment qu'elle a elle-même vécu et qu'elle refuse d'oublier :

les policiers de cette ville, je les ai vus parfois  
malmenier les migrants réfugiés dans les gares,  
[...] et les voyageurs observant,  
choqués, soucieux, puis filant à pas pressés  
car les trains n'attendent pas, et moi  
ratant le mien et prenant le suivant  
pour graver dans ma mémoire  
ce qu'ils nous font en le faisant à nos frères. (Lamarche, 2024 : 78-79)

« Les amis », « nos frères » : par ces vocables, Margarida Coelho et Caroline Lamarche procèdent à un tissage relationnel, faisant entrer dans la communauté familiale et amicale tous ces individus dont la condition humaine même est questionnée, voire refusée, en raison de leur situation d'exil ; le pronom complément « nous » et le déterminant possessif « nos » du dernier vers nous rattachent, nous lecteurs, à eux, dans notre humanité commune.

*Cher instant je te vois* retrace l'histoire d'une solidarité qui relève du cercle restreint de l'amitié et prend la forme d'un accompagnement « solide » dans la distance. En pleine pandémie, au gré de messages écrits et sonores envoyés quotidiennement via l'application de téléphone WhatsApp, Caroline Lamarche soutient Margarida qui lutte contre un cancer du sein foudroyant et est privée de presque tout contact social. Elle lui insuffle des mots pour lutter contre le mal qui l'envahit, comme ce vers de Baudelaire, « Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille » (Lamarche, 2024 : 17) ou l'injonction « Recule ! Recule ! » (35 et 36) à asséner à la maladie. Et surtout, elle lui envoie de petits tableaux de beauté au pouvoir réconfortant, qu'il s'agisse de quelques vers d'auteurs qu'elle aime ou bien d'instantanés du monde pris en photos ou mis en parole. Caroline Lamarche s'efforce ainsi d'être une présence inébranlable pour son amie (« Je t'appelle. [...] / [...] ma voix est solide, mon corps sans émotions parasites » [Lamarche, 2024 : 48]), tout en ayant conscience que l'appui est réciproque, car à elle aussi, Margarida transmet de la beauté, de la force, une sagesse de vie, à travers ses petits billets sur ses émotions et la dégradation de sa santé, à travers les poèmes qu'elle lui envoie.

La perception de la nature occupe une place centrale dans l'amitié des deux femmes et leur soutien mutuel. Il s'agit d'exister, pour un temps encore, au sein – et non en face – du vivant : « [...] être dans le monde, / herbe parmi les herbes, / chant parmi les chants » (Lamarche, 2024 : 39). Dans ce livre aussi, la nature, le vivant sont étroitement liés aux vies humaines. L'autrice, se dotant du regard émerveillé et de l'oreille attentive de Margarida, se saisit d'instants du réel au moyen d'une écriture poétique limpide, aux images puissantes et dotées d'une véritable grâce. La « poétique du vivant » (Lamarche, 2024 : 26) – Margarida nomme ainsi le travail de captation du monde dans lequel son amie se lance pour elle – déploie une relation de l'humain au vivant non-humain qui est source de profonde joie. Par exemple :

Donc pensant à toi, marchant vite, j'ai vu –  
avec tes yeux que j'emprunte à chaque pas désormais  
inventant ce que tu pourrais voir si tu étais libre comme avant –,  
dans une rue ombragée un ouvrier municipal  
levant aussi haut que possible son téléphone portable  
pour photographier une fleur de marronnier. (Lamarche, 2024 : 25)

Dans *Cher instant*, « l'intime et l'universel se rejoignent ». Comme le pointe justement Johan Faerber (2024, en ligne), le « rapport sensible et physique » entre l'humain et le monde déployé tout au long du livre est métaphoriquement représenté par le petit globe terrestre que Margarida serrait contre son sein amputé pour dormir :

contre mon sein j'ai niché un petit globe terrestre  
qui m'accompagnera désormais durant cette année qui m'attend  
je connais si peu ma géographie  
les mers les océans les pays les capitales  
celles qui disparaissent ou disparaîtront  
sauvagement ou silencieusement. (Lamarche, 2024 : 13)

L'évocation du cancer qui a terrassé Margarida, mais aussi d'autres femmes comme la poétesse Audre Lorde qui « écrivait / qu'il fallait financer la lutte contre les pollutions multiples » et la scientifique Rachel Carson, « morte de ce qu'elle avait dénoncé, / les pesticides / d'où la disparition des insectes, des oiseaux, / et par conséquent des humains » (Lamarche, 2024 : 88-89), devient politique dans la toute dernière partie du livre, consacré entièrement à l'urgence climatique. L'autrice affirme d'ailleurs à ce propos : « [...] la poétique du vivant n'est pas seulement contemplative, elle est sociale, féministe et soucieuse des laissés-pour-compte. Nous savons bien qui seront les perdants des bouleversements climatiques... » (in Faerber, 2024, en ligne). Au constat de la précipitation du déclin du vivant et du peu de temps – dix ans – qui reste pour agir, le « je » / Caroline Lamarche revendique la lenteur pour goûter à ce qui n'a pas encore été détruit. Alors que le pronom personnel « nous » désignait auparavant exclusivement Lamarche et Margarida, celui-ci s'universalise :

Soyons lents désormais, regardons  
ce qui nous reste à regarder.  
Écoutons  
ce qui nous reste à écouter.  
Savourons  
ce qui nous reste à savourer.  
Mourir sera plus doux d'avoir, dans la lenteur,  
bu les dernières gouttes de la beauté  
que nous avons détruite. (Lamarche, 2024 : 91)

Dans ces vers qui closent le livre, Caroline Lamarche en appelle à une perception sensible et émerveillée de la beauté du monde dans l'instant présent. Le pronom « nous », qui renvoie à un « nous tous les humains », rend l'humanité responsable de la fin du vivant, tout en mettant face à face humains et non-humains. Que le « nous » humain, observateur de l'extinction, soit face au délocuté non-humain acte la rupture inéluctable entre les deux et l'impossibilité de tout renversement de l'effondrement en cours. Cependant, la « radicalité » de ce constat, comme le souligne Louise Van Brabant (2024, en ligne), « permet de dépasser la paralysie qui découle du sentiment d'impuissance pour la transformer, si pas (ou pas seulement) en puissance d'agir, en puissance de ressentir ».

Un autre pilier de l'amitié des deux femmes est la poésie. Celle-ci les unit et leur apporte mutuellement du réconfort. *Cher instant je te vois* est polyphonique dans la mesure où sont insérés, dans la parole narrative de Caroline Lamarche, les conversations des deux femmes, les poèmes de leurs auteurs de prédilection qu'elles s'échangeaient (Samuel Beckett, Baudelaire, Verlaine, Fernando Pessoa, Maurice Genevoix, Emily Dickinson, Antonia Pozzi, Sylvia Plath, etc.) et les poèmes que l'autrice écrivait pour son amie – tous ces messages se détachent dans le texte par l'usage de la cursive. La poésie, qui leur permet de bondir « de la sensation au dire / sans le détour par la pensée » et de vivre « le temps du récit pur » (Lamarche, 2024 : 38), fait le lien entre les deux femmes ; une poésie qui les noue à l'instant présent, à la vie encore là, et qui « entoure d'un cercle plus vaste » (Lamarche, 2024 : 34) Margarida prise par la maladie, enfermée dans une chambre d'hôpital. La poésie comme parole vraie et intense au sein de laquelle Caroline Lamarche et Margarida ont vécu pendant les mois d'hospitalisation se situe à contre-courant d'un langage fallacieux sur le monde, ce qui rejoint le constat, dans *Zoonose*, de la toute-puissance néfaste d'une langue de bois :

Ailleurs des gens charrient des tombereaux de mots,  
jouent sur des scènes, occupent les colonnes des journaux,  
prétendent donner sens à l'absurdité du monde  
et remplissent en même temps leur portefeuille  
tandis que toi et moi prospérons, invisibles,  
unies comme mendiant et roi. (Lamarche, 2024 : 27)

Le « récit commun » (Lamarche, 2024 : 58) de Margarida Coelho Guia et de Caroline Lamarche est fondé sur les mêmes mécanismes que l'écriture documentaire dans la mesure où il repose sur une écriture de transcription et de montage des poèmes, des conversations échangés sur WhatsApp et des observations personnelles de l'autrice, et qu'il se fait entreprise d'archivage et de mémoire. Au-delà de la mort, ce récit vivant continue à faire retentir la présence et la voix de la disparue. Dans ce récit, c'est aussi la vie ordinaire de Caroline Lamarche, autrice, lectrice, mère, promeneuse, bricoleuse, jardinière, cuisinière, etc., qui apparaît. Elle rend familière la figure de l'écrivain en exposant celle-ci. Elle évoque ainsi ses activités d'autrice comme des missions d'écriture en province, une séance de dédicace où, elle-même abattue, sent qu'elle n'est pas à la hauteur de la demande d'un lecteur. Elle révèle qu'elle écrit quand elle ne pense pas, que les mots peuvent survenir quand on peint une porte ou, encore, que l'écriture permet de prendre soin de soi. Elle se met aussi en scène comme lectrice, consultant la signification de mots dans le dictionnaire Larousse, décrivant les lieux où elle enregistre des poèmes pour Margarida, commentant les lectures qu'elle a choisies pour son amie ou qu'elle a reçues de celle-ci. Ce partage entre auteur et lectorat a pour effet de créer du lien, de la connivence. Comme l'explique Alexandre Gefen (2021), la « mise en scène constante de la lecture comme activité de construction de soi et une vision performative de l'action du texte, la production d'une figure de l'écrivain insérée dans la cité parmi ses lecteurs, la volonté de démocratiser l'autorité du texte et de désacraliser l'écriture », présentes dans de nombreuses œuvres contemporaines, comme *Cher instant je te vois*, constituent autant de facteurs qui mettent fin à la brèche entre l'auteur et le lecteur, créent entre ceux-ci des « solidarités nouvelles » (Gefen, 2021, en ligne) et entraînent la littérature dans des pratiques relationnelles et participatives.

Caroline Lamarche raconte avoir été placée sur une liste collective de WhatsApp de soutien à Margarida. La solidarité contemporaine s'exprime ici par une avalanche de petits coeurs de toutes les couleurs, d'émojis divers, de vidéos naïves, voire mièvres, de formules toutes faites et de photos de Margarida. Même si elle reconnaît le côté réconfortant de la foi de cette communauté virtuelle, elle regrette cependant les rituels et l'art populaire que le « copier-coller en une seconde top chrono » (Lamarche, 2024 : 61) des applications a supplantés. Le propre livre de *Cher instant je te vois* participe de cette chaîne de solidarité, la prolonge, l'intensifie. Dans un entretien au magazine *Axelle*, l'autrice raconte avoir eu des doutes quant à la réception du texte (comment offrir un tel livre, à une époque où les cas de cancer sont aussi répandus ?). Cependant, elle n'a « jamais reçu autant de mots émus, bouleversés, [...] surtout des paroles de femmes » ; *Cher instant je te vois* a suscité, explique-t-elle, « de la lumière », « de la circulation de parole » (Lamarche in Ricuort, 2024 : 23' 40" – 24' 10"), non seulement parmi les proches de Margarida, mais aussi les lecteurs qui y ont trouvé une place — « Qu'ils puissent s'y projeter, s'y reconnaître, y reprendre des forces », souhaitait Caroline Lamarche (in Faerber, 2024, en ligne). C'est en ce sens que *Cher instant je te vois*, une fois publié, lu, partagé, fait œuvre de récit « commun », mêlant l'intime et l'universel, le soin de soi et le soin d'autrui, faisant se rejoindre les vivants et les absents, les lecteurs (parmi lesquels, l'autrice).

Les textes non-littéraires que nous avons parcourus interrogent et font témoigner des personnes vivant des situations de détresse. La « poétique du vivant » qui est au cœur des textes littéraires de Caroline Lamarche procède d'une même démarche d'approche et d'écoute des humains et des non-humains, de la nature. En s'essayant à des nouages constitués autour d'images d'enchevêtrement, d'intertextes poétiques, de formes d'interlocution, elle élargit les perspectives des lecteurs, crée du lien et en appelle à une conscience collective du respect de soi et de l'autre. En ce sens, elle resserre les fondements de la solidarité.

#### **4. Conclusion**

*Zoonose, Toujours l'eau*, les poèmes de *Fleurs de funérailles*, *Dix ans* et *Cher instant je te vois* rendent compte de l'existence de solidarités bien réelles qui démentent la résignation à l'individualisme. Les catastrophes collectives et personnelles, le délitement de l'appui institutionnel, des postures d'indifférence ou de déni vis-à-vis des effondrements en cours, suscitent, en réponse, des pratiques solidaires imaginatives que Caroline Lamarche décrit et auxquelles elle prend elle-même part en tant qu'autrice. Au cœur d'une écriture qui ne s'éloigne jamais du monde et de son époque, les solidarités exemplaires, vécues ou observées, sont racontées à travers des situations concrètes et quotidiennes. Par ailleurs, l'écriture de Caroline Lamarche agit solidairement dans la mesure où elle intervient pour réconforter autrui, pour documenter des expériences traumatiques et faire œuvre de mémoire, pour visibiliser ce que notre société préfère dissimuler et pour mettre en garde contre un langage creux. Dans leur spécificité, les textes s'attachent à établir des liens, à créer des communautés élargies qui englobent les personnes, les vivants non humains, les défunt, toute la nature. Les diverses sensibilités qui sont mises en partage suscitent l'empathie du lecteur et permettent, pour reprendre les mots d'Alexandre Gefen (2017 : 13), « de ressaisir l'altérité dans une société éclatée en individus ».

En phase avec les littératures de l'extrême contemporain marquées par les éthiques du *care* et de l'intervention, l'écriture solidaire de Caroline Lamarche s'inscrit dans des formes esthétiques à la fois diverses et poreuses. Que l'autrice se mette en retrait, dans *Zoonose* et *Toujours l'eau*, ou au contraire, qu'elle s'expose en tant qu'autrice, elle-même lectrice, dans *Cher instant je te vois*, elle fait surgir les voix d'autrui, en refusant de s'y substituer ou d'imposer un point de vue dominant. Son écriture, toujours documentée, privilégie des images simples et visuelles qui saisissent la beauté du réel sensible et transmettent l'émerveillement avec lequel elle perçoit le monde. À cet effet, l'autrice n'hésite pas à créer un rapprochement avec le lecteur intensifiant le transfert empathique. L'attention portée au choix des pronoms personnels (notamment, les « on » et « nous ») et à des images privilégiant l'interdépendance permet de faire d'un vécu singulier une expérience universalisable, à partager avec le lecteur, invité à s'ouvrir à du collectif et à du commun où circulent les idées et émotions. Face au désastre et à une stupeur paralysante, « que faire d'autre que continuer à établir des liens ? », se demande l'autrice (in Laghouti et Lamarche, 2023 : 130). En somme, par les valeurs inspirantes qu'elle brasse, par sa dimension performative et par son engagement à faire du lien, l'écriture des solidarités de Caroline Lamarche est profondément résistante.

#### **Références bibliographiques**

- Blais, Marie-Claire, (2008) « La solidarité », *Le Télémaque*. Vol 33, n°1, pp. 9-24. DOI : <https://doi.org/10.3917/tele.033.0009>.
- Brogniez, Laurence & Laurent Demoulin, (2023) « Caroline Lamarche aujourd'hui. Présentation », *Textyles*. N° 64, pp.7-13.
- Giorgi, Dominique & Valérie Saintoyant, (2018) *La solidarité en quête de sens*. Rennes, Presses de l'École des Hautes Études en Santé Publique.
- Demoulin, Laurent, (2023) « Rouge sur fond blanc. Tensions et pluralité stylistiques dans l'œuvre de Caroline Lamarche », *Textyles*. N° 64, pp. 85-101.
- Deprez, Françoise & Caroline Lamarche, (2022) *Toujours l'eau*. Tavier, Éditions du Caïd.
- Faerber, Johan, (2024) « Caroline Lamarche : "La poétique du vivant n'est pas seulement contemplative : elle est sociale, féministe et soucieuse des laissés-pour-compte" », *Collatéral*. Disponible sur : <https://www.collateral.media/post/caroline-lamarche-la-poetique-du-vivant-n-est-pas-seulement-contemplative-elle-est-sociale-fé> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Garcia, Tristan, (2016) *Nous*. Paris, Grasset.

- Gefen, Alexandre, (2010) « La parole déléguée de la littérature contemporaine ou la solidarité par énonciation : un entretien avec François Bon » in Rabaté, Dominique (éd.), *En quel nom parler ?*. Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 363-367. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pub.7964>.
- Gefen, Alexandre, (2017) *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, José Corti.
- Gefen, Alexandre, (2021) « Bâtir entre les lignes. Les solidarités nouvelles entre l'écrivain et le lecteur » in Preda, Alessandra & Eleonora Sparvoli (éd.), *Il lettore per amico. Strategie di complicità nella scrittura di finzione*. Milan, Ledizioni, pp. 203-210. Disponible sur : <https://books.openedition.org/ledizioni/15506> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Gerbehaye, Cédric & Caroline Lamarche, (2022) *Zoonose*. Marseille, Le Bec en l'air.
- Guichard, Thierry & Caroline Lamarche, (2024) « L'écriture comme une grenade », *Le Matricule des anges*. N°251, pp. 20-26.
- Lamarche, Caroline, (2020a) « Poème pour ne pas partir seul » in *Fleurs de funérailles*. 2 avril 2020. Disponible sur : <https://www.poetenational.be/caroline-lamarche-poeme-pour-ne-pas-partir-seul/> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Lamarche, Caroline, (2020b) « Pour Xavier » in *Poèmes funéraires personnalisés*. 4 mai 2020. Disponible sur : <https://www.poetenational.be/caroline-lamarche-pour-xavier/> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Lamarche, Caroline, (2020c) « Pour Jacques De Decker » in *Poèmes funéraires personnalisés*. 15 avril 2020. Disponible sur : <https://www.poetenational.be/caroline-lamarche-pour-jacques-de-decker/> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Lamarche, Caroline & Sofiane Laghouti, (2023) « Mes flocons », *Textyles*. N°64, pp. 121-139.
- Lamarche, Caroline & Paul Mahoux, (2022) *Dix ans*. Paris, Les Éditions Cambourakis.
- Lamarche, Caroline, (2024) *Cher instant je te vois*. Lagrasse, Verdier.
- Macé, Marielle, (2017) *Nos cabanes*. Lagrasse, Verdier.
- Mathevet, Raphaël et al., (2010) « La solidarité écologique : un nouveau concept pour une gestion intégrée des parcs nationaux et des territoires », *Natures Sciences Sociétés*. N° 18, pp. 424-433.
- Panet, Sabine, (2020) « Le deuil au temps du coronavirus : entretien avec Vinciane Despret », *Axelle*. N°230, pp. 22-24. Disponible sur : <https://www.axellemag.be/deuil-coronavirus-vinciane-despret/> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Panet, Sabine, (2021) « Caroline Lamarche, tisseuse de mots », *Axelle*. Hors-série janvier-février (*Elles réparent le monde*), pp. 28-29.
- Ricourt, Corinne, (4 juin 2024) « 19. Caroline Lamarche, les mots de la vie », *axelle magazine*, Créatrices » [Podcast]. Disponible sur : <https://www.axellemag.be/podcasts/19-caroline-lamarche-les-mots-de-la-vie/> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Van Brabant, Louise, (2023) « Un refuge entre les lignes », *Textyles*. N° 64, pp. 47-56.
- Van Brabant, Louise, (2024) « Cosmopoétique de la disparition », *Le Carnet et les Instants. Le blog des Lettres belges francophones*. Disponible sur <https://le-carnet-et-les-instants.net/2024/03/15/lamarche-cher-instant-je-te-vois/#more-69908> [Dernier accès le 10 octobre 2024].
- Viart, Dominique, (2015) « Qu'est-ce qu'une écriture solidaire ? De quelques pratiques contemporaines (Bon, Kaplan, Ernaux, Cosnay) », *Revue des Sciences Humaines*. N°320, pp. 171-190.